

Notes d'un voyage en Tunisie

Autor(en): **Borel, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft von Bern**

Band (Jahr): **5 (1882-1883)**

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-321068>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Beilage Nr. 9.

Notes d'un voyage en Tunisie.

Conférence de M. Louis Borel. Séance du 11 Janvier 1883.

Messieurs,

L'exposé qui suit n'est ni un récit ni un tableau complet, mais simplement le relevé de quelques notes de voyage prises, en passant, sur quelques localités d'un pays des plus intéressants par lui-même, et vers lequel des événements contemporains 'ont attiré l'attention de l'Europe entière.

La *Tunisie* occupe le territoire de l'ancienne Carthage, la rivale de Rome, détruite par Scipion l'an 146 av. J. C., qui devint ensuite une colonie romaine florissante, puis, après avoir été la capitale de l'Empire des Vandales, fut de nouveau détruite en l'an 675 de notre ère par les Arabes, cette fois pour ne plus se relever. Le Beylicat ou Régence de Tunis est, depuis la seconde moitié du 16^e siècle, un Etat vassal de la Turquie. La famille régnante qui vient d'accepter le protectorat de la France est originaire de l'île de Crète. Elle est depuis 1661 en possession du gouvernement.

Je me suis embarqué pour ce pays, à Londres, le 20 septembre 1882, en compagnie de deux de mes camarades de l'école supérieure de télégraphie de Paris, à bord du steamer l'„*International*“ appartenant à une société anglaise; ce navire était chargé d'un câble sous-marin livré par cette société et destiné à être immergé sur les côtes de la Tunisie. Une traversée assez favorable, qui nous fit passer devant les îles de Wight et d'Ouessant, d'où nous fîmes directement voile sur le Cap Finistère pour longer ensuite les côtes de Portugal, nous amena au bout de huit jours devant Gibraltar. Après être resté dans ce port le temps nécessaire pour y faire du charbon, ce qui nous permit de visiter la ville, l'*International* longea les côtes de l'Afrique, mais fut obligé de pousser jusqu'à Malte, pour y déposer un officier malade. De Malte nous allâmes directement sur Sousse, et c'est ici que commencent mes notes.

Sousse.

Le 4 octobre à 5 heures du matin nous passons entre l'île italienne de Linosa et les îles Lampedusa et Lampion qui n'ont rien de bien remarquable. A 2¹/₂ heures on avait en vue les côtes de

la Tunisie entre le Cap Ras Dunas et l'île Kuriat, si basse que les palmiers y semblent sortir de la mer. A 4 1/2 heures nous passions devant la ville de Monastir dont les minarets et les coupoles se détachent sur le bleu foncé du ciel; c'est une station sanitaire très réputée. Quelques heures plus tard, l'International mouillait à 3 miles devant la ville de Sousse, très justement appelée „Sousse la blanche“ par les indigènes, car tous ses édifices ainsi que son mur d'enceinte sont d'une blancheur éblouissante; de loin elle apparaît comme une tache de céruse sur l'horizon. Comme nous venions de Malte, le service de la Santé voulait nous faire subir une quarantaine, mais nous échappâmes à cette fastidieuse formalité, grâce au caractère officiel de notre expédition. Le ciel était couvert de gros nuages noirs, l'atmosphère était lourde et brûlante et la mer de plus en plus agitée; conjointement avec deux de mes camarades, je fus envoyé à terre dans une chaloupe conduite par 4 marins anglais. Il faisait déjà nuit et la pluie commençait à tomber; il s'agissait d'arriver à Sousse avant l'orage qui s'annonçait. Le port n'étant pas éclairé, nous eûmes une peine infinie à éviter les bateaux amarrés; enfin nous accostons tant bien que mal un petit appontement sur lequel nous débarquons. Nous voilà à Sousse, ou plutôt à une certaine distance de la ville, plongés dans une obscurité effrayante. Les éclairs nous permettent de distinguer, à quelques pas de nous, des uniformes de soldats français, sur lesquels nous nous dirigeons; on nous indique où se trouve le bureau des télégraphes; après avoir longé pendant un certain temps les murs de la ville, nous arrivons à une porte gardée par deux hussards français qui nous indiquent la rue à suivre. Les rues des villes arabes ne sont pas éclairées, et à chaque instant on risque de se casser le cou contre l'angle d'une maison ou de tomber sur un tas d'ordures, ou encore, ce qui nous est arrivé ce soir là, de se heurter contre un cheval ou un chameau attaché à la porte d'une habitation. A tout moment des Arabes en bournous blancs passaient silencieusement à côté de nous, et dans l'obscurité ils ressemblaient plus à des fantômes qu'à des hommes; ce n'était pas très rassurant pour des jeunes gens mettant pour la première fois le pied sur le sol africain. Enfin nous arrivons sains et saufs au bureau des télégraphes; après avoir réglé nos affaires, le receveur charge Ali, son domestique indigène, armé d'une immense lanterne, de nous accompagner à l'hôtel de France, où nous passons la nuit sur des matelas étendus à terre.

La ville de Sousse est entourée d'une enceinte à créneaux pointus; elle a la forme d'un rectangle. A l'angle sud-ouest et sur une

hauteur, se trouve la kasbah ou citadelle. Les rues sont étroites, tortueuses et sales ; quelques-unes sont irrégulièrement pavées et ornées d'un semblant de trottoir de chaque côté ; les indigènes circulent dans ces rues avec des chameaux lourdement chargés, et l'on est très souvent obligé de rebrousser chemin, afin de ne pas être écrasé. Les *souks* ou bazars couverts forment la partie la plus animée et la plus importante de la ville. Ce sont des rues couvertes de voûtes en maçonnerie où sont percées, de distance en distance, des ouvertures par lesquelles pénètrent quelques rayons de lumière. Des deux côtés de ces rues, à 50 cm. du sol, se trouvent des boutiques devant lesquelles les marchands sont assis les jambes croisées, fumant leur pipe et passant la plus grande partie de la journée à bavarder et à boire du café. Les souks se subdivisent par métiers ; il y a le souk des épiciers ; celui des marchands de babouches, des orfèvres, des coiffeurs, des tourneurs, des tisserands, etc., etc., La visite aux souks est ce qu'il y a de plus intéressant pour un Européen. Il est très curieux de voir cette foule bariolée d'acheteurs, marchandant sur les prix, pour se disputer ensuite la marchandise. Ils parlent si haut et font tant de gestes qu'on croit toujours les voir en venir aux mains. A part de cette distraction et en dehors de ce quartier, une ville orientale est bien monotone. C'est dans les souks que se trouvent ordinairement les plus grands cafés de la ville ; ces cafés sont de grands locaux munis de bancs de pierre recouverts de tapis, sur lesquels les consommateurs s'asseyent les jambes croisées sous le corps. Avant de servir le café, l'aubergiste présente un verre d'eau à son client ; pendant ce temps le café est préparé ; cette préparation se fait de la manière suivante : on met la dose nécessaire de café pilé dans une petite cafetière en fer blanc, munie d'un long manche et de la même contenance qu'une petite tasse en porcelaine ; puis vient la dose de sucre et enfin l'eau bouillante. L'aubergiste verse alors dans la tasse et présente ce breuvage au consommateur. En Orient on n'a pas l'habitude de moudre le café, on le pile dans un mortier jusqu'à ce qu'il soit aussi fin que de la farine. Ce café est excellent ; le prix de la tasse n'est que d'une demi-karoube, c'est-à-dire pas tout à fait 5 centimes. Quelques cafés ont des orchestres composés de tambourins, de flûtes, de guitares à 3 cordes et d'autres instruments variés servant à accompagner des chants horriblement monotones. Les maisons de Sousse sont assez mal bâties et n'ont jamais plus d'un étage, au-dessus duquel se trouve une terrasse en guise de toit. Les rares édifices à plusieurs étages sont des maisons européennes de construction récente. La population de Sousse se compose d'artisans, de marchands, de marins,

d'agriculteurs et de quelques tribus nomades qui campent dans les environs et viennent en ville pour vendre le produit de leurs troupeaux et faire leurs provisions. Les tanneurs de Sousse ont une drôle de manière de tanner leurs peaux ; après les avoir recouvertes d'une couche de sel d'alun, ils les étendent au beau milieu des rues, la partie poilue tournée contre le sol ; les passants se chargent du reste. La fabrication des babouches est très importante, on en exporte de grandes quantités pour les vendre sur les différents marchés de la Tunisie. Les armes et les objets sculptés (sabots à jour, poires à poudre, etc.) de Sousse sont aussi très recherchés dans le reste de la Régence.

Les environs de la ville sont ravissants ; on y rencontre d'admirables forêts de palmiers et d'oliviers, dans lesquelles il est très facile de se perdre si l'on a l'imprudence de quitter le sentier tracé dans le sable par les longues files de chameaux et d'ânes (bourricos) qui y circulent chargés de marchandises destinées au marché de Sousse. En suivant un de ces sentiers dans la direction du nord, on arrive, après plusieurs heures de marche, à la charmante petite ville de Hammamet située au bord de la baie de Sousse, et comme Sousse, entourée d'un mur d'enceinte au-dessus duquel s'élancent les minarets et les coupoles des mosquées. Avant d'entrer en ville, nous passons devant le camp d'un bataillon du 125^{me} régiment d'infanterie de ligne, qui constitue la garnison. Il paraît que l'intérieur de la mosquée de Hammamet est d'une beauté remarquable ; malheureusement il est interdit aux chrétiens d'y pénétrer.

A 35 km. de Sousse, dans la direction du sud-ouest, est située la ville sainte de Kaïrouan où est enterré le barbier du Prophète ; cette ville est beaucoup plus grande et plus populeuse que Sousse, mais aussi horriblement salé. C'est le lieu de rendez-vous des caravanes qui viennent du sud de la Régence et de l'Algérie ; ses caravanserais contiennent toujours quelques centaines de chameaux ; elle est située sur un plateau qui, sauf quelques palmiers et quelques buissons rabougris, est complètement privé de végétation. Les mosquées de la ville sainte sont un lieu de pèlerinage pour les croyants, qui y arrivent en foule à certaines époques de l'année ; les colonnades intérieures de ces édifices sont en beau marbre blanc provenant de quelques ruines romaines situées dans les environs. Kaïrouan est reliée à Sousse par un petit tramway qui sert à ravitailler la garnison de la ville sainte. Tous les deux jours, un train composé d'une douzaine de wagnons chargés de foin comprimé et de conserves alimentaires, part de Sousse et arrive à Kaïrouan après 5 heures de marche à travers le désert. Chaque wagon, qui porte un

serre-frein et un soldat armé de son fusil, est tiré par deux chevaux que conduit un soldat du train; chaque convoi est escorté par un fort détachement de cavalerie, car la contrée intermédiaire n'est pas sûre, les Arabes ayant déjà essayé à plusieurs reprises de capturer les convois. Le port de Sousse, comme tous les ports de la Tunisie, est placé sous la surveillance d'un commandant, officier de la Marine française. Ce port a très peu d'animation; les paquebots de la Compagnie générale transatlantique et ceux de la Compagnie Rubattino n'y font escale que tous les 8 jours; en outre on ne voit guère, dans le port de Sousse, que quelques navires anglais qui viennent y faire leur cargaison d'alfa et, de temps en temps, une canonnière française ou un transport de l'état. La garnison française est forte de 5000 hommes qui campent sous la tente dans un camp retranché situé à l'ouest de la ville.

De Sousse, notre expédition se dirigea vers le sud en passant au large des îles Kerkenah, et nous visitâmes successivement toutes les localités importantes de la côte jusqu'à la frontière tripolitaine.

Le 9 octobre nous étions en rade de Sfax, que les Arabes appellent „la forte“ à cause de sa puissante enceinte crénelée haute de 8 m.; cette ville est située sur le versant d'une colline qui s'étend jusqu'au bord de la mer où, à quelques mètres des murailles, se trouve le port. La ville forme deux rectangles juxtaposés, de différente grandeur; le plus grand, à l'ouest, est la ville arabe et le plus petit, plus rapproché de la mer, est la ville européenne. Ces deux villes sont séparées par l'enceinte de la cité arabe; on ne peut communiquer avec celle-ci que par une porte; l'enceinte de la ville européenne n'a aucune importance; on a déjà commencé à la démolir afin de pouvoir agrandir celle-ci. Hors des murs de Sfax, il y a ce qu'on appelle „les jardins“ qui s'étendent jusqu'à 6 km. de la ville et sont habités par une population exclusivement agricole. La plupart des habitants du quartier arabe sont des Maures; cependant il s'y trouve aussi un certain nombre de nègres et d'arabes de différentes tribus. Ils sont tous commerçants, industriels ou marins; leur costume se compose d'un large pantalon blanc à plis qui ne descend que jusqu'aux genoux; d'un gilet décolleté, de couleur variée et garni de petits boutons jaunes; d'une jaquette ou d'un bournous. Les hommes sont coiffés du turban, qui consiste en une calotte de coton blanc, qui s'adapte à la tête; par dessus vient la *chechia* rouge, autour de laquelle s'enroule une pièce d'étoffe. Cette étoffe est rouge pour les Mahométans qui ont fait à pied le voyage de la Mecque; verte pour les descendants du Prophète, bleue pour les juifs, blanche pour les habitants des villes et

brune pour les Arabes de certaines tribus. Les enfants jusqu'à l'âge de puberté ne portent que la chechia. A Sfax, les turbans verts sont en majorité; ceux qui les portent sont des fanatiques enragés, peu disposés à regarder les Européens de bon œil. Les riches marchands portent la *maudonra*, espèce de manteau de couleur, ainsi que des chaussettes et des babouches jaunes. La population du quartier européen est cosmopolite; on y rencontre des Juifs tunisiens, des Français, des Italiens, des Maltais, des Turcs et des Grecs. Ces derniers viennent à Sfax en automne, pour la pêche des éponges que l'on trouve en grande quantité dans les bas fonds de la rade de Sfax et qui constituent une des richesses du pays. La pêche est affermée par l'état à un particulier, auquel les pêcheurs payent une redevance. On pêche jusqu'à 10 m. de profondeur avec un trident, et dans les endroits plus profonds avec la *gangava*, espèce de grand rateau à dents. Les pêcheurs portent le costume national grec, large pantalon bleu foncé, attaché aux genoux, fixé aux reins au moyen d'une large ceinture, et dont le fond descend jusqu'à terre, un gilet rouge et une petite jaquette bleu foncé fendue derrière jusqu'au milieu du dos et qui laisse voir le gilet. Comme coiffure, ils portent une immense chechia ornée d'un long gland noir. Ce costume assez bizarre ne manque pas d'un certain cachet. Les Maltais sont ou bateliers ou pêcheurs; leur langage diffère très peu de celui des Arabes, avec lesquels ils vivent en bonne intelligence.

Un costume à mentionner est celui des Juives tunisiennes; il se compose d'un caleçon blanc très collant et d'une petite jaquette; leurs cheveux généralement très noirs sont enfermés dans un foulard de soie rouge ou verte, et leurs pieds sont protégés par des sandales en bois sculpté. Rien n'est plus drôle que de voir, le samedi après-midi, les Juives se promener en bandes dans les environs de la ville.

Chose triste à constater, la ville arabe, quoique très sale, l'est encore beaucoup moins que la ville européenne, dont les rues sont pourtant plus larges et mieux alignées. Dans ce quartier, la saleté atteint des proportions inimaginables; les Juifs et les Maltais se font principalement remarquer à cet égard. Il n'est pas rare de trouver la rue littéralement encombrée de charognes d'animaux, d'entrailles de moutons, de toute espèce d'immondices et d'ordures. Depuis l'occupation française, le service de la voirie a déjà fait bien des progrès, mais il reste encore beaucoup à faire.

Les maisons de Sfax sont construites comme celles de Sousse; la maison du bureau arabe ainsi que celle du gouverneur sont d'une architecture remarquable, la cour intérieure en est dallée de petits

carreaux de faïence, et les colonnades sont travaillées à jour. La grande mosquée est un immense bâtiment carré, situé au milieu de la ville et auquel toutes les rues aboutissent. Elle est surmontée d'un minaret d'une quarantaine de mètres de hauteur, à la partie supérieure duquel se trouve une plateforme circulaire où, tous les vendredis (le vendredi est le dimanche des Mahométans), un Mahométan appelle les croyants à la prière.

Ce qu'il y a de plus intéressant ce sont les souks, beaucoup plus animés que ceux de Sousse ; on y arrive en suivant les rues étroites et tortueuses de la ville supérieure, et c'est à grande peine qu'on parvient à s'y frayer un passage à travers la population bariolée de toutes les tribus des environs, qui viennent s'y approvisionner ou vendre les produits de leurs terres. Le marché aux poissons et aux volailles présente aussi une grande animation. Le gibier est apporté vivant au marché, car les Arabes ne vilipendent pas leur poudre à la chasse, où ils se servent de préférence de filets ; un lièvre coûte 6 karoubes (50 centimes), une perdrix 4 karoubes, etc. Malgré ces bas prix, les quelques mauvais restaurants de Sfax vous font payer 3 fr. un petit déjeuner et 3 fr. 50 un mauvais dîner préparé à l'huile. Il est vrai que le logement est plus cher encore, car nous avons dû payer, à notre hôtelier français, 2 fr. par tête et par nuit pour avoir le droit de coucher sur un sale matelas étendu à terre.

A Sfax, la chaleur est insupportable. Dans les mois de mai, juin, juillet et août, les Européens ne sortent jamais de chez eux entre 11 heures et 3 heures de l'après-midi ; ces heures sont consacrées à la sieste. Au coucher du soleil, on sort se promener sur le bord de la mer pour respirer la brise du soir et entendre la musique militaire, qui donne tous les jours un concert public.

Il ne pleut que très rarement à Sfax ; le ciel y est presque toujours d'un beau bleu foncé, et comme dans tous les pays chauds, le coucher du soleil y est d'une beauté admirable ; le ciel prend d'abord une teinte jaune, il passe ensuite au violet et enfin il s'embrase et devient rouge feu.

Une particularité de Sfax est la manière dont la population s'alimente d'eau potable. L'absence de toute source, oblige de recueillir avec soin les rares eaux pluviales pendant les mois de janvier et de février, et l'eau qu'amène, vers la même saison, un torrent qui est à sec pendant tout le reste de l'année. Cette eau est conduite dans un immense réservoir enceint de murs et voûté sur sa partie latérale. L'eau de pluie est recueillie dans de vastes citernes dont la principale mérite une mention particulière. Imaginez une place grande 3 ou 4 fois comme la place de l'Ours et le Waisenhausplatz,

à Berne; sur cette place sont creusés plus de 600 petits réservoirs maçonnés, et ayant la forme de bombonnes; ces réservoirs sont profonds chacun de 6 à 8 m.; on y puise l'eau au moyen d'une gargoulette attachée à une corde. Le sol de la place est cimenté avec le plus grand soin; des pentes et contrepentes régulières, ménagées entre les réservoirs et dont le point culminant se trouve au milieu de l'espace qui sépare les ouvertures, amènent par quatre petits canaux, à chaque réservoir, l'eau dont, par ce procédé, il ne se perd pas une seule goutte. Les réservoirs sont numérotés et marqués d'un B ou d'un M, suivant que l'eau a été trouvée bonne ou mauvaise à l'analyse faite par les officiers du génie. Il va sans dire que les réservoirs marqués d'un B sont exclusivement réservés à l'usage de la garnison française et qu'il est interdit aux indigènes de venir y puiser. Ces citernes sont exposées au grand soleil; les deux fois que je passai par là, le factionnaire français chargé de la garde des réservoirs B, dormait du sommeil du juste, à l'ombre du mur d'enceinte; aussi les Arabes en profitaient-ils pour goûter au fruit défendu, car ils montrent une répugnance particulière pour les réservoirs marqués d'un M. La garnison de Sfax est forte de 5000 hommes et se compose d'artillerie de campagne, d'infanterie, de chasseurs à pied, de hussards, de spahis et de goums indigènes. Outre cela, il y a les compagnies mixtes commandées par des capitaines français, mais composées moitié d'indigènes en habits de coutil avec un croissant sur le collet, coiffés de la chechia et commandés par des officiers subalternes, et moitié de soldats français, portant le même uniforme sauf le casque anglais. A chaque compagnie est attaché un escadron de cavalerie indigène, commandé par des officiers et des sous-officiers français. La tâche de ces compagnies consiste à parcourir le pays pour faire rentrer les contributions dues au Bey.

Toutes ces troupes campent sous la tente autour de la ville; les chevaux et les mulets sont toujours en plein air; on les attache par un pied à un piquet et le sable leur sert de litière. Actuellement on construit des baraques en bois dans lesquelles les troupes seront logés beaucoup plus commodément et seront moins exposés aux piqûres des scorpions et des moustiques qui sont, à Sfax, la terreur des soldats.

La citadelle ou kasbah située au sud-ouest de l'enceinte, domine la ville et les environs; elle a été très endommagée par l'artillerie de l'escadre française, pendant le bombardement de 1881, et n'était alors armée que de quelques vieilles pièces datant du commencement du siècle et dans un état pitoyable; elle sert actuellement de caserne à un bataillon de zouaves.

La fameuse batterie rasante qui a été enlevée d'assaut par les marins français, est située devant la ville européenne à l'entrée du port; c'est un petit mur percé de quelques meurtrières, derrière lesquelles se trouvait une douzaine de „rossignols“ de la même famille que ceux de la kasbah; il est certain que cette artillerie était plus dangereuse pour ceux qui la desservaient que pour la flotte française contre laquelle elle était braquée. Les meurtrières de cette batterie ont été murées et elle sert actuellement de magasin militaire.

Enfin le port de Sfax a une certaine importance; des centaines d'embarcations de nationalités diverses y sont toujours amarrées. Les plus pittoresques sont les mahonnes; ces embarcations ont deux mâts, dont le plus petit est droit tandis que l'autre est fortement incliné vers l'arrière; la forme des voiles rappelle celle des voiles latines; elles offrent une grande prise au vent, ce qui assure aux mahonnes une grande vitesse de marche. Jusqu'à plusieurs km. au large, la profondeur du port de Sfax, à marée haute, ne dépasse pas 2^m en sorte que les grands navires sont toujours obligés de mouiller à une grande distance de la ville. A la marée basse, la mer descend jusqu'à 1.80^m en sorte que toutes les barques du port sont couchées sur le flanc, et que toute communication entre les grands navires et la ville est interrompue jusqu'au retour de la marée haute.

On voit, en rade de Sfax, les deux uniques vapeurs de la flotte beylicale. Ils sont dans un état déplorable; tous les engins nécessaires à la navigation ont été vendus par l'amiral, dont le traitement est réduit à la portion congrue de 25 fr. par mois.

Les plantes marines du port servent de pâture à d'immenses tortues que les Arabes pêchent pour les manger, et dont ils vendent la carapace; celle-ci sert à la fabrication de différents objets.

Gabès.

Après une navigation de quelques heures depuis notre mouillage de Sfax, nous arrivâmes en rade de Gabès. L'International était mouillé à côté de la „Guadeloupe“ grand transport de l'état, chargé de troupes de débarquement, d'une énorme quantité de ballots de foin comprimé, et de conserves alimentaires destinées au ravitaillement du corps d'occupation.

Gabès est une grande oasis qui renferme les villages de Dzara petit Dzara, Sennessi, Sidi Bou l'Baba et Mentzel. Ce dernier a été bombardé et pris d'assaut il y a deux ans par l'escadre française, peu après le bombardement de Sfax.

L'oasis est arrosée dans toute son étendue par une rivière d'eau douce, l'Oued Gabès, dont un système d'irrigation conduit les eaux

dans toutes les directions ; aussi la végétation y est-elle d'une beauté remarquable ; les palmiers, d'une hauteur et d'une beauté prodigieuses, donnent d'excellentes dattes qu'on exporte en grandes quantités ; on y voit en outre beaucoup de bananiers, des caroubiers, des abricotiers, des vignes croissant naturellement et dont leurs pampres courent d'un arbre à l'autre ; ces vignes produisent d'excellents raisins.

L'oasis est divisée en jardins que séparent de petites digues de sable entre lesquelles passe un chemin et le canal d'irrigation. Par dessus ce petit mur de sable, on aperçoit l'intérieur des jardins au milieu desquels se trouve ordinairement la maison ou la tente du propriétaire ; ces jardins sont tous très soigneusement entretenus ; on y cultive surtout le maïs, ainsi que le henné dont les femmes se servent pour se teindre les ongles en rouge.

Les habitants de l'oasis n'aiment guère que les Européens pénètrent dans leurs jardins, ce qui nous est malheureusement arrivé quelques fois, par mégarde, car il est très difficile de distinguer, dans ce labyrinthe de sentiers, le chemin public de celui qui mène dans une propriété.

Un jour, que nous nous étions ainsi trompés, nous vîmes accourir à nous un petit garçon de 3 à 4 ans tout nu, la tête seule couverte de la chechia, qui nous intima, par un geste impérieux, l'ordre de sortir immédiatement du jardin, et s'efforçant de nous faire comprendre par sa mimique que si nous n'obtemperions pas à ses injonctions, on nous couperait la tête.

Les femmes et les enfants ont une peur horrible des Roumis (chrétiens) ; lorsqu'ils en reçoivent sur le chemin, il se sauvent à toutes jambes en poussant des cris perçants ; aussi est-il défendu aux soldats de mettre le pied dans l'oasis.

Le camp français est à quelque distance de la mer, en dehors de l'oasis dont il est séparé par l'Oued Gabès. D'après ce que nous ont dit les officiers français, la garnison est de 4000 h. qui couchent toujours sous la tente en attendant que les baraques soient terminées.

Les villages de l'oasis sont de peu d'importance, cependant Dzara a un marché assez fréquenté ; les caravanes y amènent de l'intérieur des quantités d'alfa, qu'on comprime au moyen de grandes presses en bois, et qu'une Comp^{ie} anglaise transporte en Angleterre.

L'alfa est une plante qui ressemble à de la paille de riz, et qui sert à la fabrication de chapeaux, de cordes et de toute espèce d'objets de vannerie. Mentzel est de beaucoup le plus grand des villages de l'oasis de Gabès, mais il est maintenant bien désert, la majeure partie de ses habitants s'étant enfuis après le bombardement qui l'a complètement détruit. Devant ce village on remarque les ruines

d'un petit fort qui servait de poudrière aux insurgés et qui a sauté par accident, ensevelissant sous ses décombres plus de 200 Arabes. Les soldats français prenaient les matériaux de ce fortin pour construire leurs baraques et à tout instant ils découvraient quelque squelette d'Arabe recouvert de son bournous. Les canons du fort ont été projetés par l'explosion à une distance de 100^m.

Le 2 nov. nous sommes allés, par l'oasis, jusqu'au village de Sennessi, où nous entrâmes dans le désert, qui s'étendait à perte de vue devant nous ; à l'horizon on aperçevait une chaîne de montagnes bleues dont personne n'a su nous dire le nom. Après avoir marché pendant plusieurs heures à travers le désert, que coupent de profonds ravins dans lesquels court ordinairement un petit sentier, nous arrivâmes en vue du camp retranché de Ras-el-Oued, dont la présence nous fut annoncée par les aboiements d'une bande de *slougis*, venus à notre rencontre. On ne connaît, en Tunisie, que deux espèces de chiens, les *slougis*, grands lévriers d'un jaune clair, et les *kelbs*, petits chiens bâtards à long poil d'un blanc sale. Ces chiens s'attachent très facilement aux soldats, et se trouvent toujours en grand nombre dans les camps.

Ras-el-Oued est une petite colline à 20 km. de la mer ; sur son sommet, les Français ont établi un grand camp retranché défendu par de l'artillerie de montagne, des zouaves, de l'infanterie et un régiment de chasseurs d'Afrique. Nous eûmes le plaisir de rencontrer là plusieurs officiers de notre connaissance, qui nous reçurent à bras ouverts et avec lesquels nous visitâmes le camp dans tous ses détails. Il se compose de plusieurs rangées de baraques confortables en pierre, dans lesquelles logent les troupiers ; au centre du camp sont les baraques de l'état-major, les cantines, l'infirmerie et les magasins ; le tout est entouré d'un rempart en terre avec fossés et contréscarpes. Ce camp occupe une position stratégique très importante ; il domine le défilé qui réunit le nord de la Régence aux provinces du sud et, cas échéant, peut couper toute communication entre ces deux parties de la Tunisie. Au retour, nous passâmes par le village de Sidi Bou l'Baba, qui possède quelques beaux marabouts et une mosquée dont les colonnades et les chapiteaux proviennent des ruines romaines situées sur une colline voisine du village. Les ruines romaines en Tunisie sont exploitées comme carrières, et l'on trouve dans beaucoup de villages arabes des chapiteaux et des colonnes en marbre d'une grande valeur artistique.

Outre l'oasis de Gabès, il y a encore les deux petites oasis de Medou et de Bou Chema, l'une située au nord, l'autre au sud de la grande oasis.

A Dzara, nous eûmes l'occasion d'assister à la cérémonie d'une noce arabe. Le fiancé, sur un cheval magnifiquement harnaché et suivi de ses amis armés de *moukalas* (fusils arabes à pierre et de deux mètres de longueur), se présente devant la maison du beau-père, auquel il remet un certain nombre de moutons et différents cadeaux; puis il entre dans la maison, et exécutant un simulacre d'enlèvement, il prend sa fiancée dans ses bras et la pose devant lui, sur son cheval, pendant que ses amis déchargent leurs fusils contre la maison; toute la troupe s'enfuit ensuite au grand galop. Le lendemain, la chemise tachée de sang de la mariée est solennellement promenée dans les rues, tandis que la mariée elle-même, enfermée dans un beau palanquin rouge, chemine portée sur un chameau, qu'accompagnent un grand nombre de femmes poussant des cris perçants en frappant leurs lèvres avec le plat de la main. En tête de la colonne marche gravement une musique composée de sifflots, de tambourins et de cymbales et une bande d'Arabes exécutant, tous les quarts d'heure, une fantasia, sorte de pantomime guerrière qui consiste à se mettre en joue puis à danser en brandissant les fusils, et enfin à se jeter à terre en déchargeant les armes tous en même temps.

Djerba.

Le 21 octobre, après avoir quitté le mouillage de Gabès, nous arrivâmes, le même soir, en vue de l'île de Djerba située au sud-est de la Régence à l'entrée du golfe de Gabès. L'aspect de cette île depuis la mer est d'une beauté qui défie toute description. C'est une vraie forêt de palmiers d'une hauteur prodigieuse, entrecoupée de rares taches blanches formées par des marabouts ou des maisons arabes. L'étendue de Djerba est de 650 km. carrés; elle est habitée par à peu près 15,000 Arabes qui vivent du produit de leurs terres et de leurs troupeaux. Ces indigènes ne ressemblent en rien aux habitants du continent; leur costume se compose uniquement d'un bournous attaché à ceinture, et d'une chechia, calotte rouge ornée d'un gland de soie bleu; le turban n'est porté que par les riches propriétaires et les fonctionnaires du Bey; d'ailleurs les habitants de cette île n'ont pas la même religion que leurs compatriotes du reste de la Tunisie; ils forment une secte à part, comme les Kabyles de l'Algérie, avec lesquels il paraît qu'ils ont beaucoup de ressemblance en ce qui concerne les mœurs. Ils habitent de petites maisons carrées, hautes de 2 à 3 m., peintes en blanc et éclairées par quelques petites fenêtres grillées. La plupart de ces maisons ont une cour centrale non couverte, et dans laquelle se font tous

les ouvrages domestiques. En outre on rencontre çà et là des baraques en branche de palmiers, appelées *gourbis*, ou des tentes en poil de chameau appelées *douars* et qu'habitent des Arabes nomades. En général, la population de Djerba n'est pas nomade; au contraire; le pays étant d'une fertilité exceptionnelle, elle est presque exclusivement agricole; malheureusement l'eau est d'une rareté excessive; pendant toute l'année il ne pleut que très peu dans les mois de janvier et de février, ensorte que le sol est presque toujours d'une sécheresse absolue et ne se prête pas bien à la culture des céréales; en revanche, les dattes et les bananes de Djerba jouissent d'une grande réputation. Les indigènes vont vendre ces fruits au marché de Houmt-Souk, capitale de l'île de Djerba, située au nord de l'île, d'où on les transporte par mer dans les villes du nord de la Tunisie et en Italie. La fabrication de l'huile se fait de la façon la plus primitive; les femmes sont seules chargées de cette besogne; elles écrasent les olives entre deux pierres, puis les jettent dans un baquet d'eau, recueillent l'huile qui surnage à la surface de l'eau, et la mettent dans des *gargoulettes*. Ces gargoulettes sont des vases en terre qui ont la forme des anciens vases romains. Grâce à ce procédé trop primitif, l'olive ne donne qu'un mince produit, tandis qu'avec des presses en fer et un outillage raisonnable, elle rapporterait 10 fois plus.

Des industriels français et italiens l'ont compris, et ont installé, dans quelques villes de la Régence, des fabriques d'huile munies de machines perfectionnées; comme les olives ne coûtent presque rien dans le pays, ils font d'excellentes affaires.

L'International étant mouillé devant la côte ouest de l'île, entre le Bordj Djérib, petit fortin abandonné et Sidi Jamour, lieu de pèlerinage où se trouvent plusieurs tombeaux de saints ou marabouts; j'eus l'occasion d'aller à pied à Houmt-Souk situé à 15 km. de notre point de débarquement. En route, nous avons pris une quantité de scorpions qui sont très communs, mais très dangereux dans ces parages; on nous a assuré à Houmt-Souk que l'année dernière 7 Arabes sont morts de leurs piqûres. Dans la capitale, nous fûmes accueillis par le receveur des postes et télégraphes, qui nous offrit un souper composé essentiellement de mets arabes, entr'autres de *couscouss*. Le couscouss constitue le plat de résistance d'un repas arabe; il se fait avec une espèce de farine de blé que l'on cuit dans la vapeur des viandes, auxquelles il sert de condiment, mouton, volaille, etc. On l'épice avec du piment rouge au point d'être littéralement immangeable pour les palais qui ne sont pas habitués à ce genre d'assaisonnement. On nous servit aussi une sorte de boullabaisse, c'est-à-dire de soupe fait avec différentes espèces de poissons; puis, comme

dessert, du *masfouf* mélange à sec de farine de maïs, de sucre pilé et de dattes coupées en très petits morceaux ; enfin des petits gâteaux au miel, frits dans l'huile d'olive ; on les appelle „halloua“, j'avoue que je les ai trouvés détestables. La petite ville de Houmt-Souk, à 5 minutes de la mer, ne possède qu'un port sans importance, les paquebots de la Compagnie générale transatlantique et de la Compagnie Rubattino n'y font escale qu'une fois tous les quinze jours et sont obligés de mouiller à une grande distance au large, car la mer est si peu profonde, que la marée basse, qui n'est cependant que de 80 cm., y découvre une immense étendue de plage. Houmt-Souk n'a rien de bien intéressant, sauf son marché qui est très fréquenté. On y voit des Arabes de toutes les tribus du nord de l'Afrique ; dans ses souks se fabriquent les riches et admirables étoffes en laine qui servent à faire les couvertures et les bournous renommés de Djerba.

Au nord-est de la ville, se trouve la Kasbah, occupée par quelques soldats tunisiens tricotant consciencieusement ces calottes en coton que les musulmans portent sous leurs turbans.

La garnison française de Djerba se compose d'une compagnie d'infanterie campée à quelque distance de Houmt-Souk. La population de l'île n'a pas été fâchée de l'arrivée des troupes françaises, car les Arabes nomades du désert venaient fréquemment *razzier* la contrée, en traversant le détroit qui sépare l'île de Djerba du continent et qui, en beaucoup d'endroits, n'a que 20 à 50 cm. d'eau.

La température est relativement très chaude à Djerba, cependant après le coucher du soleil elle devient supportable, aussi la plupart des indigènes passent-ils généralement la nuit sur les terrasses de leurs habitations. C'est à cet usage qu'il faut attribuer les ophthalmies dont souffrent presque tous les habitants, surtout les enfants. Quant aux Européens en passage, ils ne doivent pas songer à passer la nuit dans un lit ; les hôtels et les restaurants sont complètement inconnus dans le pays. Pour nous, nous eûmes la bonne fortune de trouver, au bureau des télégraphes, des matelas sur lesquels nous pûmes nous reposer d'une marche de plusieurs heures sous un soleil de feu dans le sable fin qui recouvre toute l'étendue de l'île. La population de la ville est musulmane à l'exception de quelques Maltais, Italiens et un Français, le receveur des postes et télégraphes. En revanche, le village de Melita, à quelques km. de Houmt-Souk, est entièrement juif.

La côte est de Djerba est mieux cultivée que la côte ouest ; la petite ville d'Aghir, que domine un fortin, est comme couronnée de ravissants jardins qu'entourent des digues de sable garnies de

figuiers de Barbarie (cactus), ou comme les appellent les Arabes, figuiers de chrétiens.

Quelques heures après notre départ d'Aghir, l'International mouillait devant Zarzis.

Zarzis

est la dernière localité tunisienne du côté de la frontière tripolitaine ; ce n'est pas à proprement parler une ville mais une immense oasis, où il ne croît que des palmiers et où l'on rencontre çà et là quelques groupes d'habitations. C'est le plus important de ces groupes qu'on nomme plus spécialement Zarzis. Zarzis est situé à quelques minutes de la mer, derrière un petit monticule de sable. C'est un endroit entièrement arabe et où la civilisation européenne n'a pas encore pénétré ; les maisons y sont mal construites ; elles n'ont pas d'étages au dessus du rez-de-chaussée ni de terrasses comme celles des autres villes d'Orient, mais un toit composé de plusieurs demi-cylindres, ce qui donne à l'ensemble un aspect assez original. Les habitants sont des Arabes du désert, au teint très foncé ; leur costume se compose du bournous, de la chechia et quelques fois de babouches jaunes. Ils sont pour la plupart armés d'un moukala, d'un coutelas qu'ils passent entre la ceinture et le bournous, et d'un sabre recourbé. Ces armes blanches, en acier de Damas, sont ordinairement très bien travaillées.

A quelques kilomètres de Zarzis se trouvait un camp de plusieurs milliers de tentes d'Arabes dissidents qui revenaient de la Tripolitaine ; le gouvernement du Bey était en pourparlers avec leurs Cheiks ou chefs de tribus pour les rapatrier dans leurs territoires, du nord de la Tunisie. Quelques jours avant notre arrivée, ces Arabes avaient razié plusieurs milliers de moutons aux habitants de Zarzis, sur quoi ceux-ci s'étaient mis en campagne, avaient arrêté 80 Arabes de la tribu coupable et les avaient enfermés dans le bordj, où ils devaient rester aussi longtemps que leur tribu n'aurait pas rendu les moutons volés. J'ai vu ces pauvres diables accroupis dans la cour intérieure du bordj, occupés à prendre leur repas, que leurs femmes venaient de préparer et qui consistait en une espèce de riz à l'huile. Les prisonniers ne sont pas nourris par l'état ; leurs femmes ou leurs amis sont chargés de pourvoir à leur entretien. Ce fortin de Zarzis est dans un état pitoyable ; il tombe littéralement en ruines ; sa garnison se composait de quelques Arabes et son armement de 11 pièces de canon d'assez gros calibre, qui ont été coulés à Nevers (France) en 1808 et dont les affûts sont complètement vermoulus, plus quelques fusils à pierre du temps de

Napoléon I, recouverts d'une couche de rouille de plusieurs millimètres d'épaisseur. Tous ces dissidents, aussi bien ceux de Zarzis que ceux déjà rapatriés dans les environs de Sfax, offrent l'aspect de la plus effroyable misère. Leurs chameaux et leurs troupeaux sont d'une maigreur effrayante et leurs habits ne présentent plus que des lambeaux d'étoffes rapiécées.

Leurs femmes, pas plus que celles de Djerba et de Zarzis, ne se voilent la figure; elles portent pour tout vêtement une chemise de drap bleu, ouverte des deux côtés et qu'elles retiennent sur les épaules au moyen de deux agrafes en argent, et autour du corps au moyen d'une ceinture en poil de chameau. Elles ornent leurs pieds et leurs mains de gros anneaux en métal massif, et leurs oreilles de grosses boucles en argent. Les différentes tribus d'Arabes se distinguent entre elles par des tatouages bleus de formes diverses, placés sur différentes parties du corps; les femmes sont ordinairement tatouées au front et au menton, les hommes quelquefois dans le creux de la main, mais principalement sur le mollet droit et sur l'avant-bras.

A Zarzis, notre expédition étant terminée, l'International nous ramena à Sousse où nous prîmes passage sur un paquebot pour aller visiter Tunis.

La Goulette.

La Goulette est située au fond d'une petite baie formée par le golfe de Tunis et entourée de hautes montagnes. C'est le port fortifié de la capitale de la Tunisie, à laquelle elle est reliée par un petit chemin de fer appartenant à une compagnie italienne. L'entrée du port est défendue par plusieurs batteries et quelques petits forts armés d'une quantité de vieux canons. La Goulette n'a rien de bien intéressant, sauf quelques belles propriétés et le palais de Kérédine, situés au bord de la mer et qui sont au Bey. Le palais d'été de Kérédine a été transformé, il y a une année, en lazaret pour les militaires français.

A 6 kilomètres au nord-est de la Goulette, sur la petite presqu'île entre le lac El-Bahira et la mer, qui s'appelle encore la presqu'île de Carthage, se trouvent les ruines de l'ancienne Carthage. Plusieurs villages occupent l'emplacement de la grande ville, et quoique beaucoup de ses matériaux aient été employés à la construction de grands édifices modernes, on y voit encore de nombreux vestiges d'anciennes murailles. Les citernes colossales et l'immense conduite qui amenait l'eau, à Carthage, d'une distance de 85 kilomètres, sont encore très bien conservées. Assez près de là et sur la colline de l'ancienne ville de Byrsa, se trouve une chapelle élevée à l'endroit où mourut

St-Louis. Après un trajet d'une heure en chemin de fer on arrive à la gare de Tunis.

Tunis.

Appelée en arabe „la ville blanche de la paix et du bonheur“, est située à 16 km. de la mer, au bord du lac salé de El-Bahira, au milieu duquel s'élèvent les ruines d'un grand fort construit par Charles-Quint après la prise de la Goulette, en 1553. Elle est entourée de montagnes rocheuses, très découpées et présentant les formes les plus variées. La plus haute sommité, appelée le Zaghouan, est au sud de la ville ; un poste de télégraphie optique placé à son sommet correspond avec la Kasbah de Tunis et avec celles des autres villes de la Régence.

Tunis est une ville de 150,000 habitants dont 2000 catholiques romains avec un couvent de capucins, 200 à 300 Grecs, qui ont aussi leur église, et un grand nombre de juifs.

C'est une ville industrielle et commerçante de grande importance ; les chechias de Tunis sont très réputées et se vendent dans tout l'Orient ; on y fabrique aussi des *saffrans* teints et beaucoup d'autres étoffes en soie et en laine, de même qu'un grand nombre d'objets en maroquinerie. Son commerce s'étend dans tout l'Orient, en Egypte, à Marseille, à Gênes et surtout dans le centre de l'Afrique.

La ville arabe de Tunis est entourée d'une enceinte fortifiée, et toutes les collines des environs sont couronnées de forts détachés. La ville européenne est construite en dehors de l'enceinte ; les rues y sont bien alignées et assez propres, et les maisons d'une architecture tout à fait moderne ; le bâtiment des postes et des télégraphes ainsi que plusieurs grands hôtels sont des constructions dignes d'être mentionnées. La grande artère de Tunis est un large boulevard appelé „la Marine“ qui traverse la ville depuis l'enceinte jusqu'au lac El-Bahira ; c'est la promenade favorite de la colonie européenne ; le soir après le coucher du soleil on y rencontre la population la plus variée qu'il soit possible d'imaginer, des Turcs ou des Tunisiens en turban, des messieurs en redingote et en cylindre, des Arabes en bournous, des dames habillées à la mode de Paris, des turcos, des juives tunisiennes, des Grecs, des officiers français et tunisiens etc. etc.

La ville arabe est très propre et les habitations y sont bien construites. La grande mosquée est un immense édifice entouré de hautes colonnades. Par la porte on aperçoit l'intérieur, où il est interdit aux chrétiens de pénétrer ; le sol de la mosquée est recou-

vert de grands tapis sur lesquels les musulmans se prosternent pour faire leur prière.

La toiture est formée de plusieurs grandes coupoles blanches, surmontées d'un croissant doré.

Les souks de Tunis sont grandioses, ils constituent le centre et la partie la plus animée de la ville arabe; les rues y sont larges et bien éclairées et les boutiques étalent tous les produits de l'Orient, armes de Damas, couvertures brodées, objets sculptés, vêtements de luxe, orfèvrerie, parfums, etc. etc.

La Kasbah est à l'ouest de la ville, qu'elle domine ainsi que la route qui conduit dans la vallée de la Medjerda; elle est immense et sert de caserne aux troupes françaises et tunisiennes. On y jouit d'une vue magnifique sur les environs de Tunis, couverts de riches champs de blé, de forêts d'oliviers, de vergers, de plantations de roses et de vignes, au milieu desquels on distingue les maisons de campagne et les jardins où les grands dignitaires et les consuls vont chercher la fraîcheur pendant la saison chaude.

Sur la route de la Medjerda, à quelque distance de la ville, on aperçoit le Bardo, résidence du Bey. C'est un immense palais peint en blanc et entouré de magnifiques jardins.

Un peu plus loin se trouve la Manouba, petite ville où l'armée française a campé plusieurs mois avant d'entrer à Tunis. A l'est, on a devant soi toute la ville, avec ses toits en terrasses qui lui donnent un aspect très original et sur lesquels les mahométans vont se prosterner au lever et au coucher du soleil.

On aperçoit plus loin le lac avec les ruines du fort espagnol; à gauche, sur la hauteur, les ruines de Carthage et à droite le port de la Goulette. Ici s'arrêtent mes notes sur la Tunisie.

Le 20 décembre, je m'embarquai à la Goulette sur un paquebot italien, pour regagner la Suisse par la Sicile et l'Italie.
